

Les funérailles et le deuil

Les pratiques et les rites qui suivent la mort ont beaucoup changé récemment. On en retrace ici le déroulement en fonction d'une hypothèse : tout ce qui concerne les funérailles au sens large, ce qui va du décès à la mise en terre (ou l'incinération), comme au sens précis de la célébration religieuse, cela constitue l'inauguration du deuil. Ceux qui contribuent à assurer le sens et la qualité des funérailles jouent ainsi un rôle, dont ils n'ont pas toujours une claire conscience, pour permettre aux proches du défunt de commencer, plus ou moins bien, l'inévitable processus de ce deuil qu'ils ont à vivre.

DANS un ouvrage récent, j'ai déjà traité amplement de certains aspects du deuil¹. J'ai spontanément accepté d'écrire à nouveau ici, pour développer ce que je n'avais pas eu le loisir d'y exprimer : ma pensée sur le début du deuil et la mise en route de ce processus.

Ma position professionnelle m'engage auprès des personnes sans distinction de race ni de religion ; étant chrétienne, je m'efforce à l'universel, ce qui m'entraîne parfois à déborder les cadres bien définis. Cependant, ici, j'envisagerai seulement la sépulture chrétienne. Or, à mon sens, on ne saurait parler de la mort de façon réaliste sans parler du deuil : il en est la suite obligée, naturelle, quelle que soit sa densité. Notre point de vue sur la mort est toujours celui des vivants ; autour de la personne qui « connaît la mort », il y a « ceux qui restent » – mis à part les décès dans l'isolement total, ce qui existe, hélas ! Parce qu'il y a des survivants, il y a deuil.

1. M.F. AUGAGNEUR, *Vivre le deuil*, Lyon, Chronique sociale, 1991, 149 p.

Auprès du défunt

Un être humain vient de mourir. Plusieurs instances entrent en scène. La famille est la première concernée et sera la première au courant de l'événement, si cet être meurt chez lui ; l'appareil médico-administratif, d'abord en la personne du généraliste ou du personnel de l'institution hospitalière ou résidentielle² ; les pompiers et la police, s'il s'agit d'une mort accidentelle ; l'entreprise des pompes funèbres ; l'Eglise (en ses multiples dénominations). Tous ces facteurs vont avoir une portée et une résonance dans la conscience et la sensibilité des endeuillés. L'attitude, les gestes, les comportements des gens qui se trouvent à la périphérie proche, leurs actes, toute leur manière d'être devraient tenir compte de ce vécu pathétique, lequel peut être extrêmement traumatisant. Selon les circonstances et les personnes impliquées à ce stade, la terminologie employée peut avoir un impact déterminant sur les survivants. Ainsi, par exemple, on parle d'un « cadavre » ou du « défunt » : le mot cadavre est offensant, chosifiant, celui de défunt est courtois, il réfère à une personne dont on admet encore le droit d'être pleinement respectée et de survivre en un « ailleurs », indéfini et inaccessible à nos sens.

Le cadavre est un objet. Le défunt est un sujet, une personnalité. Cette remarque faite, il reste que la vision de l'immobilité figée de ce corps inanimé et son silence absolu qui signent le non-retour, sont devenus totalement insupportables à la plupart de nos contemporains. Sacrifiant à la déesse Technique, nous sommes tous voués, peu ou prou et bon gré mal gré, à l'agitation constante et au bruit incessant. Entre ces deux réalités, le hiatus provoque un mouvement de panique face à cette mort survenue. On voudrait prendre la fuite ! C'est là une véritable épreuve qui appelle compréhension et soutien. Les endeuillés, maîtrisant peu leur malaise intérieur, cherchent à le fixer sur des objets extérieurs et, immédiatement, sur ce corps lui-même dont ils accusent parfois la laideur.

C'est ainsi qu'il y a une demande pour « arranger » le mort, de sorte qu'il ait l'air « encore vivant », grâce à des artifices. Cette attitude, compréhensible dans notre contexte culturel, me semble ce-

2. Des statistiques des lieux de décès donnent les chiffres de 80 % dans des institutions, 15 % à domicile et 5 % sur la voie publique.

pendant assez malsaine : une espèce de faux-fuyant pour ceux qui oublieraient que nous ne sommes pas seulement matière condamnée à l'inertie et à la décomposition. Nous devons, certes, admettre que la maladie et la mort dégradent notre enveloppe charnelle, mais pour livrer passage à la vie. C'est une loi élémentaire de la nature : toute éclosion, toute naissance, procèdent de la réduction, puis de la disparition des enveloppes protectrices et nourricières, pourtant indispensables en leur temps.

Les funérailles, rite inaugural du deuil

J'envisage ici les funérailles en un sens large, englobant tout ce qui advient à partir du moment du décès jusqu'après le « repas d'adieu », tout ce qui mobilise la cellule sociale autour du défunt et tous les rites funèbres, lesquels se trouvent en fait rarement réunis de nos jours. J'envisage également deux aspects complémentaires de ces rites : le privé et le public. L'ensemble, lorsqu'il est consistant, forme ce que je considère comme le rite inaugural du deuil.

Chronologiquement premiers, les rites privés comportent les gestes de la dernière sollicitude : toilette, habillage, disposition du corps, arrangement du lieu. C'est le moment où ceux qui ont soigné le défunt peuvent manifester une dernière fois leur respect et même leur affection, à travers son enveloppe corporelle, à l'être avec lequel ils ont cheminé et lutté, auquel ils se sont peut-être attachés dans le cas de maladie prolongée en institution hospitalière ou résidentielle ; a fortiori pour les membres de la famille et les proches.

C'est là aussi que se situe la tâche des « thanatopracteurs », dénomination et adaptation modernes des embaumeurs de jadis : ils redonnent de leur mieux une apparence humaine acceptable aux cadavres défigurés par certaines maladies et leurs traitements, et surtout par les accidents.

Selon que le défunt est chez lui, qu'il y ait été ramené, ou qu'il soit transporté dans un « funerarium », et selon le laps de temps impart, certains signes et symboles sont mis en place par la famille ou par les agents des pompes funèbres. Le rituel funéraire est déjà à l'œuvre. Bien connu de tous ou original, il fait participer à l'émotion les gens qui viennent pour la dernière visite, et leur permet de communiquer au sens dont les familles désirent témoigner devant les proches

et les amis, visites qui s'échelonnent jusqu'aux funérailles proprement dites. Ce temps sera ponctué par quelques moments plus denses, des visites ou des messages particulièrement prégnants ou émouvants, des temps de prière individuelle ou commune, organisée à l'initiative de l'un ou l'autre, ou bien instants de spontanéité, d'intimité qui instilleront réconfort et force aux endeuillés.

La veillée funèbre familiale classique, qui était de rigueur autrefois, tend de plus en plus à disparaître, du moins sous sa forme nocturne. En fait, elle a presque totalement cessé en ville et se raréfie à la campagne. Il semble pourtant souhaitable de la maintenir ou de la susciter, car elle est un moyen favorable pour entrer déjà dans le deuil, en ne quittant pas le défunt brusquement, en passant suffisamment de temps à ses côtés pour prendre acte de sa mort et intégrer celle-ci en soi par ses sens – en partie de façon passive, car nous observons que les sens sont comme émoussés à ce stade – en s'autorisant mutuellement à exprimer ses sentiments et ses émotions : la surprise, la douleur, la révolte... La veillée instaure aussi un soutien concret aux plus proches qui ont été mis durement à contribution dans les dernières heures ou journées ; ils seront invités à aller prendre un peu de repos, pendant que d'autres membres de la famille, les amis, les voisins, veilleront à tour de rôle, invités eux aussi à contempler jusqu'à un certain apaisement l'être cher encore visible, à parler de lui ou d'elle, à lui parler, à rappeler des souvenirs, immédiats ou lointains, à prier et méditer, soutenus peut-être par une musique appropriée, si cela convient ; ou encore à prendre ensemble un peu de nourriture ou de boisson. Les barrières et conventions sociales sont annulées ou estompées pour l'instant. Les petites querelles sont interrompues. Il arrive cependant que certains clivages s'accroissent en l'occurrence, augmentant le chagrin de beaucoup.

Chaque famille peut inventer ses gestes significatifs et symboliques, d'après les éléments qu'elle détient et qu'elle agence. Parfois cette assemblée-veillée, qu'elle soit élaborée ou informelle, comporte la mise en bière du corps du défunt, puis son transport au lieu de culte. Dans les villages, cela est matériellement aisé, mais dans les villes, la difficulté augmente à proportion de la densité des habitants, des bâtiments et de la circulation. De plus, à notre époque de multiples migrations, les lieux de rassemblement sont parfois fort éloignés, de sorte que tous les proches et sympathisants n'ont pas la possibilité de

participer aux funérailles. De ce fait, certaines communautés, religieuses ou laïques, prennent l'initiative d'organiser une véritable soirée-veillée funèbre, autour du cercueil si possible, un jour ou deux avant les obsèques, le plus souvent dans un lieu de culte. C'est alors un acte public qui est aussi l'occasion, tant pendant sa préparation que durant son déroulement, de rencontres, de retrouvailles fécondes, marquées de gravité et de rareté. Nous abordons là l'aspect public de ces rites.

Préparer les funérailles

Il faut remarquer d'emblée que le passage massif du mode de vie rural au mode urbain a transformé les modèles et abrogé nombre de coutumes, tout en compliquant les relations interpersonnelles. Ces dernières allaient de soi dans les villages, même lorsqu'elles manquaient d'aménité. L'anonymat que nous déplorons dans les grandes cités appelle à une préparation plus minutieuse et plus souple à la fois, le service funèbre s'adressant tour à tour et simultanément aux proches en deuil et à la foule disparate.

Les uns et les autres sont plus ou moins connus, parfois même inconnus, des responsables de la paroisse à laquelle on s'adresse pour solenniser le départ du défunt. L'enjeu est néanmoins des plus importants : rencontrer, accueillir des êtres qui souffrent dans leur cœur, leur chair, leur humanité, et, d'autre part, offrir à ces mêmes personnes un réconfort, leur transmettre une espérance malgré la perte qu'elles subissent. Cette tâche est un vrai défi ! Les chrétiens qui veulent manifester l'amour et le support mutuel ne doivent pas prendre le risque de faire des maladresses. Celui ou celle qui présidera les obsèques se doit au préalable de faire réellement connaissance avec la famille, soit directement – si cela n'est déjà acquis et si cela est possible –, soit indirectement, en recueillant des informations suffisantes, précises et circonstanciées, afin que ses interventions ne soient pas déplacées, ce qui augmenterait le chagrin et le désarroi des familles et, éventuellement, les scandaliserait. Je garde le souvenir navré de l'enterrement d'un enfant que j'avais soigné et dont le prénom, pourtant courant, fut déformé tout au long de la cérémonie.

C'est là un vrai travail d'équipe, à faire avec les membres de la famille et les amis qui participent à la préparation et à la célébration,

autant que leur sensibilité blessée le leur permet. Cela représente déjà un vrai soutien. A cet égard, il faut remarquer la part prépondérante prise de nos jours par les entreprises de pompes funèbres, du fait de la raréfaction des décès au domicile. J'ai la conviction qu'il y a là une nouvelle voie pour des collaborations. Les agents de ces entreprises se rendent parfaitement compte des nouveaux besoins des gens qui s'adressent à eux, souvent en premier lieu, et auxquels ils sont désireux de répondre de façon humaine, sensible et pas seulement mercantile, comme d'aucuns le leur reprochent (à raison quelquefois ?). Leur tâche a une réelle dimension sociale. C'est un état qui devrait susciter chez les ministres du culte une attitude positive et des collaborations constructives, en vue de donner un tour plus humain, plus cordial à cet événement, qui fait partie de la vie, qu'on le veuille ou non, et qui remonte aux plus lointaines origines connues de l'espèce humaine³.

Les personnes qui organisent et animent ces célébrations ne doivent pas craindre de manifester qu'elles comprennent la douleur et le chagrin de ceux qui sont rassemblés autour de cet être qui leur manque ; avec la délicatesse et la discrétion qui s'imposent pour ne pas blesser davantage, car les circonstances extérieures et intimes sont tellement différentes de l'un à l'autre. Avec simplicité et en vérité, elles adapteront leur discours et leurs gestes aux circonstances. Ensuite seulement, ayant pris en compte cette souffrance, ces personnes peuvent témoigner de leur espérance, traduire leur conviction que ce moment si douloureux ne marque pas un point final de l'histoire du défunt et de sa famille. Le deuil dans lequel cette dernière est plongée comme dans un océan qui va dérouler ses vagues, ses remous et ses accalmies aussi, pendant des semaines et des mois, les portera vers l'apaisement, en son temps, propre à chacun ; en souhaitant que l'affection de ceux qui les entourent ici continue de les accompagner et de les soutenir.

Du point de vue des endeuillés, une autre question vient à l'esprit : qui présidera les funérailles, au cas où l'eucharistie est exclue ? C'est une question d'actualité, suscitée par la raréfaction des prêtres évidemment, mais aussi par la conception différente des ministères.

3. Il ressort d'une enquête menée par des organismes de pompes funèbres que les qualités d'un service souhaitées par les endeuillés sont d'abord la sensibilité, la simplicité et la sérénité.

Pour l'heure, je plaide en faveur de la présence d'un prêtre (ou d'un diacre), parce qu'en cette circonstance, son rôle de témoin officiel du sacré et de l'espérance est capital ; cependant, pas de façon absolue ni exclusive. J'y tiens, par sollicitude pour les endeuillés, tant que le nombre des laïcs, hommes et femmes, de qualité spirituelle et dûment formés à cet effet, ne compensera pas la diminution de celui des clercs, d'une part ; et d'autre part, tant que l'opinion publique, chrétienne du moins, ne sera pas informée de cette évolution et transformée. Alors, ce ne sera pas un pis-aller, mais une autre forme de soutien et de catéchèse dans l'Eglise. Qui sait ?

Je regarde également comme de la plus grande importance que la famille éprouvée joue pleinement son rôle propre, dans la mesure où elle le peut, car cette cérémonie a lieu à la fois pour le défunt et pour les survivants. A ce sujet, les accents ont varié au cours des âges, mais de nos jours, nous pouvons tenir compte des clarifications apportées par les sciences humaines concernant les sentiments et les comportements. La famille n'est pas seulement spectatrice : plus sa participation, effective ou intérieure, sera sollicitée et de qualité, mieux le processus de deuil se mettra en train, plus vite les survivants accepteront en eux ce travail du deuil, au lieu de le réprimer et de fuir.

Du fait que chaque être humain est unique, unique aussi est son chagrin ; c'est dire que les funérailles, comme le soutien en général, ne sauraient être complètement standardisés. Il ne faut pas oublier que, lors d'obsèques, nous sommes en présence de gens « choqués », qui, baignant dans l'oubli de la mort qu'entretient notre civilisation, ont été brutalement ramenés à la réalité cruelle et inexorable. Partout l'on entend proclamer les victoires sur la maladie et la mort, et voici qu'eux, il ne sont pas parmi les gagnants ! Comme c'est dur à admettre ! Cette désillusion ne devrait pas être affrontée dans l'isolement. D'autre part, les endeuillés sont déphasés par rapport à l'histoire qui, ce jour-même, continue de se dérouler. A telle enseigne que nos anciens, conscients du fait, arrêtaient les horloges à l'instant du décès d'un des leurs. Ce signe n'est plus donné, mais la réalité symbolisée demeure. Les endeuillés en sont encore à « hier », quand « cela » est arrivé, et le mouvement qui peut-être les habite les porte « ailleurs ». Ils sont entre les deux rives, où il n'est pas aisé de les rejoindre. Ceux donc qui organisent les funérailles et y officient doivent en tenir compte dans leur discours et leurs propositions. La cordialité et la simplicité

sont les vecteurs les plus appropriés de notre sympathie ; et une sagesse aussi, qui nous aidera à prendre l'attitude juste, celle qui vient du Saint-Esprit, lorsque nous savons pertinemment que certaines situations familiales sont conflictuelles ou que d'aucuns portent de lourds sentiments de culpabilité.

La célébration

Les gestes et les rites déjà posés depuis l'instant du décès ont acheminé vers la célébration que je considère comme « la quintessence de l'expression symbolique funèbre : ...accompagner le défunt à sa dernière demeure... Ce dernier geste consiste à montrer publiquement sa considération pour l'être humain que l'on a connu, à accompagner jusqu'au bout possible du chemin ses enveloppes caduques, à ne pas s'en démarquer et, par la même éprouvante occasion, à manifester à ses proches affection ou aménité. Les funérailles, ou obsèques, ont donc un sens et un rôle exceptionnels, à la fois vis-à-vis des familles et du corps social. Elles inaugurent la « réparation » de la déchirure provoquée par la mort. Leur préparation et leur déroulement ont une suprême importance en soi, pour l'avenir de ceux qui restent et, finalement, pour la société entière⁴. Compte tenu du fait que les membres les plus affligés ne sont pas en état d'en tirer tout le profit à ce moment-là, il reste que la cellule familiale et sociale en bénéficie de façon sensible.

Les funérailles sont la célébration du départ du défunt « sur l'autre rive ». Cet événement capital doit être solennisé, publiquement marqué. Il concerne, en chaîne, le défunt d'abord, puis la famille et toute la communauté, partant, la société.

Alors que nous avouons notre ignorance sur « le devenu et le devenir » du trépassé, nous voulons lui souhaiter bon voyage et bonheur en sa nouvelle destination ; nous l'accompagnons de nos vœux et de nos prières ; en ce champ mystérieux, nous le remettons aux anges chargés de lui, comme nous y invitent l'Écriture et le rituel ; nous exprimons le chagrin et le désarroi que son départ nous occasionne ; nous l'assurons de notre souvenir affectueux et de notre gratitude ; nous le louons pour tout ce qu'il a accompli, dont certains

4. M.F. AUGAGNEUR, *op. cit.*, p. 140.

fruits seront visibles ou sensibles longtemps ; nous lui demandons pardon et, de même, nous lui pardonnons tout ce qui a pu nous séparer quand nous étions ensemble. Nous sommes réunis aussi pour nous reconforter les uns les autres, pour soutenir les plus proches et leur dire de vive voix : « Nous sommes là, vous pouvez compter sur nous ».

Le sens de l'eucharistie

L'eucharistie est hautement appropriée pour ceux qui partagent la même foi. C'est véritablement l'action de grâce pour le don que Dieu nous avait fait en ce parent ou cet ami. Elle prend toute sa signification en ces circonstances et elle leur donne leur sens, comme participation au sacrifice unique et suprême, car nous pouvons avec le Christ Jésus offrir cet être aimé à sa destinée ultime : par la foi aux promesses du Christ, nous pouvons croire qu'il est réuni au Père. Nous associons notre douleur à celle du Christ livré pour nous, à celle de sa mère et de ses disciples. Nous acceptons d'être intégrés au cycle de la vie et de la mort, selon la parabole du grain tombé en terre, la mort étant le prix et le gage de la vie en Jésus Christ ressuscité.

La célébration eucharistique est un moment opportun et privilégié pour demander son pardon à celui ou celle que nous accompagnons pour la dernière fois. Pardon pour les indécidables et les égoïsmes dans les relations, dans les responsabilités, dans l'amour ; pour les trahisons, flagrantes ou subtiles, chacun regardant sa propre histoire. C'est un moment pour s'interroger, face au Seigneur mort et ressuscité, sur les querelles et les rancunes qui divisent peut-être ceux qui restent. Il est possible, au moins en son for intérieur, de se demander et de se donner le pardon par la grâce de Dieu promise à ceux qui s'assemblent en son Nom. Le sacrifice parachevé du Christ est le haut lieu où nous pouvons déposer ces sentiments corrosifs qui alourdisent tant la perte et font obstacle ensuite au déroulement du deuil.

L'eucharistie, c'est aussi le repas d'adieu, avec « le pain pour les forces et le vin pour la joie », la chair pour nourrir et le sang pour vivifier, gage de la vie. Jésus donne volontairement son corps vivant pour sustenter ceux qui restent et les assurer que n'est pas rompue l'Alliance entre le Ciel et la Terre. Ce rite du repas des adieux est

prolongé par certaines familles qui invitent et rassemblent pour une collation ou un repas ceux qui ont participé à la sépulture, ceux qui le désirent et le peuvent, afin de poursuivre cette communion dans la mort et la vie ; nous allons y revenir.

Les derniers rites

Le rite des condoléances s'est aussi trouvé modifié au cours des dernières décennies. Le temps qui leur était réservé à la fin de la cérémonie a diminué au point de disparaître quasiment. Certains le déplorent comme une perte supplémentaire, un appauvrissement des relations – l'amitié, la compassion se diraient de moins en moins dans les moments douloureux – et comme un signe de refus de proximité dans la souffrance. Les endeuillés sont également privés d'une rare occasion d'être reconnus publiquement comme tels et d'être gratifiés par ces échanges, si brefs soient-ils. En fait, les lieux et les temps des condoléances (ces « souffrances avec ») peuvent varier. L'important n'est pas tant leur forme ou leur contenu, mais que soit dite et reçue la sympathie qui redonne un peu de confiance à ceux qui éprouvent si fortement le vide.

Le dernier acte des funérailles publiques est peut-être celui qui a connu le plus radical changement en France. Auparavant, il n'était jamais question que d'inhumation, d'enterrement. Dorénavant, il y a une alternative, même si l'incinération, courante de longue date en d'autres pays, est encore rare parmi les catholiques, sinon les chrétiens ; nous sommes en période de rodage, si l'on peut dire, et nous avons encore à dégager une pensée claire à ce sujet pour inventer ou adapter des rites qui répondent un peu mieux au désarroi des familles.

La mise en terre, elle, symbolique puisqu'en fait il s'agit d'un caveau de pierre ou de ciment, nous est familière. Selon que le cimetière est proche ou distant, le nombre des personnes qui « accompagneront le défunt à sa dernière demeure » sera plus ou moins grand. Si le défunt est transporté dans une autre localité, cela donne lieu parfois à une nouvelle cérémonie à l'intention des parents et amis qui n'ont pu se déplacer.

Quoi qu'il en soit, l'inhumation est un moment très dense pour les plus proches, celui de l'ultime séparation. C'est la désolation nue : on se retrouve les bras ballants et les mains vides. Il est bon alors

pour les chrétiens d'entendre expliciter, au moins brièvement, le sens de ce dernier acte et d'écouter à nouveau des paroles de compréhension et les promesses du Seigneur. Une prière commune proposée en ce sens pourra signifier la cohésion du groupe et offrir une expression à l'émotion.

Autrefois enfin, au retour de l'enterrement, les proches se réunissaient pour un repas. Cette coutume s'est peu à peu effritée. Là où elle subsiste, elle prend plus volontiers la forme simplifiée d'une collation. L'invitation plus large permet que se regroupent familièrement ceux qui désirent parler encore des événements et du défunt, et entourer la famille proche. La nourriture en est le support et le signe. De plus, cela permet à la famille de remercier et reconforter ceux qui sont venus de loin. La collation consacre, par une analogie avec la dernière Cène, le départ de l'être aimé et amorce un mouvement, léger mais concret, vers la vie qui continue.

On tend aujourd'hui à penser que le deuil se réduit à la courte période qui s'étend de l'événement funeste aux obsèques. Telle n'est pas la réalité : tout n'est pas dit, ni fait, ni vécu. Ceux qui restent abordent seulement la séparation, qui va être ressentie concrètement et intensément. Les parents, les amis, les voisins, ont un vrai rôle à continuer, selon la qualité de leur relation et leur proximité affective, sociale et géographique. La communauté chrétienne ne peut être indifférente à cette épreuve, car il s'agit du combat entre la vie et la mort, avec une acuité particulière. On ne peut faire seul(e) le passage de « vivre avec » une personne aimée à « en faire son deuil ». Si les funérailles commencent le deuil, elles ne suffisent pas à en assurer le déroulement favorable.

Le refus de la mort, c'est d'abord le refus de la rupture. L'immortalité n'est-elle pas la préoccupation suprême de toute créature humaine, inconsciente le plus souvent ? Posséder la vie éternelle, voilà l'ultime affaire, à laquelle la mort, celle d'un être cher et par suite la nôtre, nous ramène. La radicale aspiration au bonheur que porte en lui tout humain, n'appelle-t-elle pas la vie qui ne finit pas, une vie heureuse qui ne courrait plus le risque d'être dévastée ? A preuve toutes les tentatives d'immortalisation inventées au cours des âges. Tel est justement le message que le Seigneur est venu nous apporter en clair : « Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique

afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jn 3,16).

Peut-on s'étonner de cette aspiration à la vie sans fin, sans brisure ? N'est-ce pas parce que les hommes d'aujourd'hui n'en connaissent plus le chemin : « Jésus, la voie, ... la vie », qu'ils réfutent la notion de vie éternelle, qu'ils prétendent qu'il n'y a pas de « vie après la mort » ?

Ce fondement de l'espérance chrétienne doit être manifesté lors des funérailles. Par des paroles, des gestes, des symboles, des rites appropriés. En fait, c'est cette parole d'espérance que les familles et les amis viennent chercher dans cette célébration qui, à mon sens, n'est pas un terme, mais une inauguration.

« Dieu a créé l'être humain pour l'incorruptibilité. Il l'a fait à l'image de sa propre nature » (Sagesse 2,23)...

Marie-France AUGAGNEUR